

OÙ ÉTAIS-TU EN 1994 ?

SAMEDI DÉTENTE

Dorothée Munyaneza – Cie Kadidi

Dorothée Munyaneza – J'ai quitté le Rwanda en 1994 juste après le génocide. Ma mère n'était pas là, elle travaillait depuis un moment en Angleterre. On est partis, d'abord en passant par l'Ouganda, puis le Kenya et enfin vers l'Angleterre. Il n'y avait pas de ligne aérienne qui se rendait au Rwanda à ce moment-là, personne n'osait y aller, c'était beaucoup trop risqué. Ma mère avait décidé d'y aller par voie terrestre, elle a trouvé un monsieur assez fou pour l'emmener de l'Ouganda jusqu'à Kigali. Mon père lui avait parlé le 11 avril 1994, donc quelques jours après le début, mais assez vite, ils ont coupé toute communication avec l'étranger, donc elle n'a pas eu de nos nouvelles pendant trois, quatre mois. Elle entendait des nouvelles de gens qui avaient pu partir, mais assez contradictoires – « oui, ils sont morts, non, ils sont encore vivants » – mais au moment où elle est venue, elle n'en savait rien et nous non plus, nous ne savions pas si nous allions la revoir. Elle nous a pris avec elle et on s'est reposé un petit moment au Kenya, chez ma tante qui habitait là-bas à l'époque. Je me souviens que je suis tombée malade, j'ai eu une malaria, ou juste la descente de tous ces mois éprouvants. Et en plus, j'ai été bouleversée par la mort d'un petit garçon dont je m'occupais à l'époque du génocide parce que ses parents avaient été tués assez vite ; il s'appelait David, je lui ai dit que je serai comme une mère pour lui ; donc tout le temps du génocide, vraiment je veillais sur lui, je m'occupais de lui ; quand on est arrivé au Kenya, mes parents m'ont appris sa mort et ça m'a complètement chamboulée. J'avais 12 ans certes, mais je pense que j'avais un amour pour ce garçon, et quand il est mort, en plus dans des circonstances

tellement bêtes, il a été écrasé au bord d'une route par un conducteur qui était ivre au volant, je me suis demandée pendant longtemps : pourquoi survivre tout ce temps-là ? Ces trois mois où les gens n'arrêtaient pas de nous demander : « qui c'est cet enfant ? », on n'arrêtrait pas de le protéger, de lui donner à manger, de l'épouiller, de le porter. Quand c'est le moment, il y a certaines personnes qui sont parties, d'autres non - dont nous - et nous, on est encore là, et on se demande pourquoi on est encore là, et pas d'autres. Mon père est pasteur, c'est quelqu'un qui a une très grande foi, mais pendant longtemps aussi, il a eu des crises, des remises en cause et il se demandait : à quoi ça sert ?

Quand j'ai décidé de faire ce projet, c'était une manière de retraverser cet instant-là qui m'a beaucoup marqué, de repenser à ceux qui ne sont plus de ce monde, de repenser à ceux qui ont pu être là pour agir et qui ne l'ont pas fait, de reparler de l'oubli, conscient ou pas ; et aussi, peut-être de chercher à panser certaines plaies, ou nettoyer là où ce n'est pas complètement sec. Et je pense que la parole que l'on peut prendre sur un plateau, le corps qui se met en mouvement ou la musique créée, pour moi, ça a une force, une telle force pour initier, je ne sais pas si c'est une paix intérieure, mais une sorte de grâce, de salut, et aussi de combat. C'est un combat personnel mais aussi avec ce qui nous entoure politiquement, socialement, un engagement. On ne peut pas faire ça sans se sentir concerné. Même aujourd'hui, quand j'ai commencé à travailler avec Nadia Beugré, je lui demandais toujours : « où étais-tu en 1994 ? » pour initier ce dialogue entre elle et moi ; c'est une question que je peux poser à n'importe qui ; et je pense que je dois aussi être prête à répondre si un jeune homme ou une jeune fille de Syrie, d'Irak, de Libye ou du Congo me demande dans dix ans : « où étais-tu en 2014 ? ». Garder un minimum de vigilance et ne pas rentrer dans : « ah oui ! Ça se passe là-bas, on verra plus tard. »



Le fameux discours de Dakar de Sarkozy en 2007 disant : « L'homme africain n'est pas assez entré dans l'Histoire. Le problème de l'Afrique, c'est qu'elle vit trop le présent dans la nostalgie du paradis perdu de l'enfance. » Toi, en 1994, tu avais 12 ans, c'était la fin de l'enfance.

D. M. – On n'est pas dans une nostalgie du paradis perdu, le paradis a été perdu il y a bien longtemps. Il a été détruit bien avant et nous-mêmes, on continue de le détruire. C'est un cercle vicieux. Nos hommes politiques ne prennent pas assez de risque pour se dissocier de cette histoire qui nous hante, et encourager le peuple à construire autre chose. Je me souviens que quand je lisais l'histoire de la colonisation, les pères blancs et les colons belges soutenaient le roi tutsi et le peuple tutsi. Quand le roi leur a demandé plus d'autonomie, ils ont changé de positionnement, ils se sont mis du côté de la majorité hutue et ont diabolisé les tutsis. Notre histoire coloniale a tellement influencé notre mentalité que ça reste quelque chose qui nous travaille dans la manière de nous regarder nous-mêmes, de nous évaluer, de vivre ensemble ; qu'il s'agisse de rwandais, d'ivoiriens, de gens du Burkina-Faso, ou d'Afrique du Sud, dans le miroir qui nous reflète, il nous faut construire une autre image pas bafouée, pas déformée par ce qui nous a précédé. Les jeunes ont cette responsabilité de continuer à abattre ces murs qui ont été érigés et sont restés en nous. Je suis admirative de ce qui se passe aujourd'hui au Burkina-Faso, de ces jeunes qui sont allés dans les rues crier leur colère. Il faut continuer de combattre les idées noires qui nous entraînent vers les ténèbres et chercher par l'histoire que nous avons connue, celle de nos parents, de nos grands-parents, de s'élever même si ce n'est pas facile. Faire ce spectacle, c'est ma manière de brûler quelque chose qui m'enfoncé, rendre hommage à ceux qui ne sont plus, certainement continuer à les porter avec soi, mais pour aller vers l'avant, qu'est-ce qu'on peut encore construire ? Qu'est-ce qu'on peut encore faire ? En espérant que cela n'ait plus lieu, ce genre de chose.

Le choix des interprètes ?

D. M. – Alain Mahé est un grand compositeur, improvisateur, créateur de sons que j'aime énormément. Depuis que je l'ai rencontré, on a beaucoup échangé, sur la France, le Rwanda. C'est quelqu'un d'engagé et qui a une exigence artistique, je voulais qu'il m'accompagne dans cette histoire qu'il peut autant porter que moi. Il se donne dans ce qu'il fait, met ses tripes sur le plateau, comme moi. J'avais envie de m'entourer de quelqu'un de fort artistiquement et humainement. Et le fait qu'il ne soit pas rwandais m'intéressait : comment partager cette histoire sans venir des mêmes endroits du monde ? Il y a aussi Nadia Beugré, africaine, ivoirienne, chorégraphe, danseuse, qui par sa danse et sa pensée, m'apporte beaucoup et défend le projet commun. Je ne voulais pas faire ce spectacle seule, je voulais que nos paroles se croisent et se rencontrent.

Que pense ta famille de ton projet ?

D. M. – Je leur en ai parlé quand j'écrivais mon texte. J'ai demandé à mon père qui a une très bonne mémoire de me rappeler certaines choses oubliées ou refoulées et il m'a aidée. Quand je lui ai dit que je voulais faire un spectacle et l'appeler « Samedi Détente », il a dit : « Ouh ! ». Pour lui comme pour beaucoup d'autres, Samedi Détente était une émission que les gens écoutaient pour se détendre, s'aimer, danser, échanger des moments joyeux ; cela m'a marquée parce que les lundis suivants, je jouais avec mes amis les chansons, on les mettait en scène. Ces amis-là, la plupart sont morts. Je ne pouvais pas appeler ce projet autrement. Pour mon père, l'appeler ainsi, c'est faire cohabiter la lumière et les ténèbres. Il prie beaucoup pour moi. Ils savent que c'est une épreuve émotionnelle parce que je réveille des choses, je récite des noms qui appartiennent à des gens qui sont morts ou que je ne vois plus. Ils ont envie que j'ai de la force. Ma mère, juste après le génocide, nous a beaucoup aidés en nous demandant de lui raconter chaque jour ce qui c'était passé ; c'est ce qui m'aide aujourd'hui pour pouvoir prendre la parole. Je sais que ça va

les remuer parce que ce n'est pas que moi, c'est certainement une histoire personnelle qui va toucher d'autres que moi.

Le texte ?

D. M. – J'ai écrit un texte au préalable que je continue à écrire au fur et à mesure des répétitions. J'aime la langue française, l'anglais aussi, mais il faut éprouver les mots, les mâcher pour savoir ce qui reste.

Le Rwanda aujourd'hui pour toi ?

D. M. – J'y retourne quand je peux, surtout depuis que j'ai des enfants. Traditionnellement, on les présente à la famille. J'aime beaucoup retourner au Rwanda. Au début j'étais traumatisée, donc on n'y est pas retourné pendant quatre ans, la première fois c'était en 1998 et c'est là que je me suis rendue compte physiquement des gens qu'on avait perdus. J'ai une attirance physique avec ce pays, c'est un pays tellement beau. Quand j'y suis, je me pose toujours la question : « comment une telle horreur a-t-elle pu arriver ? ». Je vois que le pays se reconstruit mais aussi, je retrouve les traces d'un chemin emprunté ou un endroit où l'on s'était réfugié à la campagne. Je ne peux pas y être innocemment, les souvenirs reviennent. J'ai une relation étrange avec ce pays. C'est là-bas, c'est là où est mon âme. J'essaie de me reconstruire ailleurs et en y retournant. Mais je ne suis nulle part au final. C'est pas si mal. Je ne regrette pas non plus.

Propos recueillis par **Bénédicte Namont**, théâtre Garonne, nov. 2014

DANSE - THÉÂTRE

11.14 FÉVRIER

mer.11, jeu.12, ven.13, sam.14 à 20:30 /

durée 1h00 env

création

résidence et coproduction

première le 27 nov. 2014 au Théâtre de Nîmes

un projet présenté dans le cadre de **House on Fire**, avec le soutien du

Programme Culture de l'Union Européenne

conception et mise en scène **Dorothee Munyaneza** avec **Nadia Beugré (danse)**, **Alain Mahé (musique et improvisation)**, **Dorothee Munyaneza**

production Cie Kadidi

coproduction Théâtre de Nîmes – scène conventionnée pour la danse contemporaine, Théâtre La Passerelle – scène nationale de Gap et des Alpes du Sud, Théâtre des Salins – scène nationale de Martigues, L'Onde – Théâtre Centre d'Art de Vélizy-Villacoublay, Pôle Sud, centre de développement chorégraphie en préfiguration – Strasbourg, Théâtre Jacques Prévert – Aulnay-sous-Bois, Le Parvis – scène nationale de Tarbes, théâtre Garonne – Toulouse, Réseau Open Latitudes 2 avec le soutien du Programme Culture Europe, Théâtre de Liège, Théâtre de la Ville – Paris, BIT Teatergarasjen, Bergen. Avec le soutien du Théâtre Le Monfort – Paris, de la Friche Belle de Mai – Marseille, de la DRAC PACA – Ministère de la Culture et de la Communication, de la SADC – musique de scène et de l'Association Beaumarchais. Avec l'aide d'Arcadi Ile-de-France / dispositif d'accompagnements et de l'ADAMI direction de production, administration, diffusion Emmanuel Magis / ANAHI